

A toutes ces explications, Clara ne répondait mot, et peut-être ne les écoutait-elle pas ; miss Rachel sans s'en apercevoir, continuait de débiter des noms de plantes et d'animaux avec autant de complaisance que si elle eût eu l'auditeur le plus attentif.

On était parti depuis deux heures, et le terme du voyage ne pouvait plus être bien éloigné. Le soleil était brûlant et les chevaux commençaient à donner des signes de fatigue ; cependant M. Owens, à que ses fonctions avaient rendu les localités familières, étendait toujours le bras pour désigner un point éloigné de l'horizon quand on lui demandait si l'on n'était pas près d'arriver. Le pays devenait de moment en moment plus aride ; les arbres se changeaient en misérables broussailles. Les dames commençaient à craindre qu'on ne se fut égaré, lorsque l'arpenteur leur désigna enfin, d'un air triomphant, quelques bâtiments de bois cachés en partie sous un massif de gommiers et annonça qu'on n'irait pas plus loin.

Comme nous l'avons dit, le sol était généralement aride alentour ; cependant sur le bord d'une petite rivière, ou plutôt d'un ruisseau voisin, on apercevait quelques ombrages et des pâturages assez frais. Par malheur, dans la saison de l'année où l'on se trouvait, le ruisseau était ce que les colons appellent "interrompu," c'est-à-dire que le courant s'était arrêté à cause de la sécheresse ; il y avait seulement dans son lit, large et dévasté, de rares trous à eau que ce soleil de feu et les animaux du canton ne devaient pas tarder à tarir. Au delà du ruisseau s'étendait le véritable désert, c'est-à-dire un terrain tout à fait impropre à la culture, ne produisant que ces arbres nains appelés *maulys* qui couvrent des espaces immenses sur le continent australien.

"Nous voici arrivés à Walker-station, dit M. Owens en indiquant les bâtiments dont nous avons parlé ; avec la station Goodrig, qui est située à deux milles d'ici, en amont du ruisseau, elle forme la limite de l'état de Victoria de ce côté ; encore sont-ce des stations à moutons, et des plus misérables qu'on puisse trouver. De l'autre côté du ruisseau, c'est le *maaly-scrub*, le territoire réservé aux noirs. Les pauvres diables, ajouta-t-il d'un ton ironique, sont assez mal partagés, car on peut faire bien des milles dans cette direction, sans rencontrer un pouce de terrain fertile ou une goutte d'eau potable. Aussi ne se soucient-ils pas de s'enfoncer dans ces solitudes maudites ; ils résident presque toute l'année au bord du ruisseau ; mais comme ils ne causent aucun dommage, on les laisse faire. Que les dames ne s'effrayent donc pas si elles en aperçoivent quelques-uns ; ils sont inoffensifs."

Pendant que M. Owens donnait ces explications, les voyageurs avaient mis pied à terre. On détela le cheval, tandis que Richard dessellait le sien ; on leur attacha des entraves aux jambes, pour les empêcher de s'écarter, puis on les laissa libres de paître l'herbe verte qui croissait encore au bord du *creek*, mais que les ardeurs de l'été devaient dessécher jusqu'à la racine quelques jours plus tard.

A peine les voyageurs s'étaient-ils acquittés de ces soins divers qu'ils virent deux cavaliers, tenant chacun un autre cheval par la bride, sortir des bâtiments de la station et se diriger vers eux.

"Voici M. Walker et son berger, M. Burley, qui m'ont reconnu de loin, dit M. Owens, et qui viennent au-devant de moi. Je dois aller remplir mon office avec eux à deux milles d'ici, dans un canton où ne pourrait passer une voiture ; mais nous serons sûrement de retour dans quelques heures."

La compagnie s'attendait à cette séparation, aussi ne s'en étonna-t-on pas trop. La mine du squatter et de son berger, qui ne tardèrent pas à rejoindre les nouveaux venus, n'était guère rassurante. Le maître et le valet différaient peu l'un de l'autre par la rudesse des manières, et, dans la solitude où ils étaient relégués, ils semblaient avoir désappris les usages de la vie civilisée. Toutefois Walker semblait seulement grossier, tandis que son inférieur avait une physionomie farouche et dure qui ne présageait rien de bon.

Après avoir échangé quelques mots avec l'employé du cadastre Walker se tourna vers les autres voya-

geurs, et les invita, d'une voix rauque, mais avec un accent de franchise, à se reposer dans sa demeure "où ils pourraient agir comme chez eux." Les dames, peu affriandées par l'air maussade de la station, annoncèrent qu'elles préféreraient demeurer à l'endroit où elles se trouvaient, sous la protection de Richard, et Walker n'insista pas, car il pensait peut-être qu'il était allé jusqu'au dernières limites de la politesse. Alors M. Owens et son porte-chaine s'empressèrent de monter sur les chevaux qu'on leur avait amenés ; puis l'arpenteur ayant encore adressé quelques mots affectueux à sa fille, partit, avec les gens de la station en remontant le ruisseau.

Les dames restaient donc à la garde de Richard, au milieu de ce pays sauvage, dans le voisinage des Indiens qui, quoique inoffensifs depuis longtemps, pouvaient avoir la fantaisie de profiter de la circonstance. Aussi Denison comprit-il toute l'importance de la responsabilité qui pesait sur lui. Après avoir formé avec la toile qui couvrait le char à bancs, une petite tente où les dames devaient trouver un abri contre le soleil et les insectes, il les laissa prendre une légère collation, et fit une ronde dans le voisinage pour s'assurer si nul danger n'était à craindre.

Le calme le plus profond régnait partout, et n'eussent été le bêlement des brebis que l'on entendait par intervalles dans les enclos de la bergerie, rien n'eût troublé le silence majestueux de ces déserts. Aucun noir ne se montrait, et si les indigènes se trouvaient dans les environs, ils dormaient sans doute sous leurs abris d'écorce. Rassuré par cette tranquillité, Richard rejoignit les dames et prit part, à son tour, au modeste déjeuner qu'elles lui offrirent.

X

LES BOWER-BIRDS

Plusieurs heures se passèrent encore. Mme Brissot, que les merveilles de cette nature vierge n'avaient pas le don d'intéresser, s'était endormie, la tête appuyée contre le tronc d'un arbre. A quelques pas de là, Richard Denison, couché à l'ombre d'une fougère arborescente, fumait mélancoliquement un cigare. Les deux jeunes demoiselles s'étaient aussi glissées hors de la tente, afin de ne pas troubler le sommeil de Mme Brissot, et miss Rachel avait entraîné Clara vers un buisson voisin, d'où elles pouvaient épier, sans être vues, de beaux oiseaux qui venaient boire ou se baigner dans les lagunes transparentes du ruisseau. L'Anglaise les nommait à sa compagne à mesure qu'ils se montraient ; miss Clara continuait d'être passablement inattentive.

"Tenez, ma chère, disait miss Owens, voici un cygne noir qui s'envole... aviez-vous vu des cygnes noirs avant de venir en Australie, Clara ? c'est une des curiosités de ce pays. Voici maintenant une paire de ces beaux pigeons aux ailes d'or qu'on ne trouve qu'ici... quel splendide plumage ! ne dirait-on pas d'un *nugget* qui vole ? un mineur nouvellement venu d'Europe s'y laisserait prendre. Ah ! une bande entière de ces perroquets criards s'est enfin décidée à descendre à l'abreuvoir... voyez-vous le kakatoès sanguin, avec sa belle huppe rouge qu'il étale avec orgueil ? c'est certainement la plus magnifique espèce... Mais, bon Dieu ! qu'aperçois-je là sur ce gommier blanc ?"

Et Rachel dans l'excès de son émotion, serra vivement le bras de son amie pour attirer son attention. La pauvre Clara fut comme réveillée en sursaut.

"Eh bien ! ma chère, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle presque à voix haute.

— Chut ! murmura miss Owens en désignant un arbre voisin.

Clara tourna les yeux de ce côté, s'attendait à voir apparaître un dangereux serpent ou quelque une de ces créatures bizarres que produit l'Australie ; mais, à son grand étonnement, elle aperçut seulement, à travers le feuillage peu fourni du gommier, deux ou trois oiseaux qui cherchaient à se cacher, comme si quelque chose les eût inquiétés au moment où ils allaient procéder à leur toilette dans la lagune voisine.

"Ce sont des "oiseaux à berceau," reprit Rachel toute haletante, en anglais *bower-birds*, les oiseaux les plus étonnants, mais les plus timides du monde entier. Aussi ne les trouve-t-on à demeure que dans les solitudes semblables à celle-ci, quoiqu'ils se hasardent parfois dans le voisinage des habitations, je vous dirai bientôt pourquoi... Allons ! en voilà un qui cède enfin aux tentations de la soif... regardez bien, mais ne vous montrez pas."

Clara reconnut alors un de ces charmants oiseaux bruns, marqués de rose et de jaune chamois, qu'elle avait déjà observés dans le jardin de sa maison à Dorling. Il venait de s'approcher furtivement d'une flaqué d'eau, et il y trempait avec délices son bec et ses pattes. Trois ou quatre autres, encouragés par son exemple, ne tardèrent pas à descendre de l'arbre à leur tour, et tous ensemble se mirent à folâtrer au bord de la lagune dont l'eau roulait en perles brillantes sur leur plumage satiné.

L'enthousiasme de Rachel parut s'accroître encore.

"Clara, ma chère Clara, disait-elle en se contenant à peine, nous sommes bien heureuses ! La plupart des naturalistes qui ont exploré l'Australie n'ont jamais pu voir cet oiseau extraordinaire. Moi-même je le rencontre pour la première fois, quoiqu'il me soit bien connu par les étonnantes choses qu'on raconte de lui."

— Eh bien ! moi, miss Owens, répondit Clara, avec un peu d'impatience, j'ai été plus favorisée, car j'ai vu déjà des oiseaux de cette espèce dans notre jardin à Dorling.

— Cela est possible, Clara ; mais alors ils y étaient seulement de passage, car, je vous le répète, ils résident toujours dans les endroits déserts tels que celui-ci. Ils ne s'éloignent habituellement de leur demeure que pour chercher les matériaux nécessaires à la construction de leurs berceaux.

— De leurs berceaux ! répéta distraitement Clara.

Rachel ne perdit pas cette occasion de faire parade de son érudition, et elle reprit avec complaisance :

"Ces oiseaux, auxquels les naturalistes donnent le nom un peu barbare de "chlamydères," ne sont pas seulement remarquables par l'élégance de leur plumage ; ils le sont surtout par un instinct de luxe et d'art peut-être unique dans la création. Non contents de bâtir des nids au printemps, comme les autres oiseaux, ils se réunissent, parfois en assez grand nombre, afin de construire des galeries de verdure appelées *berceaux*, qui semblent être pour eux des lieux de promenade et de plaisir. Ces berceaux consistent en tonnelles qui ont souvent trois ou quatre pieds de longueur ; elles sont formées de bûchettes de bois enfoncées dans le sol par une extrémité, tandis que l'autre s'arrondit en voûte au sommet. Des branches vertes, des fleurs persistantes sont enlacées dans cette espèce de treillage, et les jolis architectes y ajoutent sans cesse de nouveaux ornements qui finissent par former une décoration splendide à leur petit Louvre du désert ; ce sont des plumes et des coquillages aux couleurs éclatantes, des carapaces d'insectes, des graines colorées, des pierres brillantes, des morceaux de métal poli. Ils disposent avec goût tous ces objets à en faire valoir les riches nuances ; et, au dire des témoins oculaires, on est ébloui de la splendeur de ces décorations en miniature, quand on parvient à découvrir les berceaux dans les solitudes où les chlamydères ont soin de les cacher.

— Ceci est vraiment incroyable, ma chère, répondit Clara qui commençait à devenir attentive.

— Vous comprendrez sans peine, ma bonne amie, poursuivit Rachel encouragée par cette apparence d'intérêt, que des chlamydères aient pu se trouver de passage dans votre jardin de Dorling. Comme je vous l'ai dit, ces oiseaux, incessamment occupés à réunir des curiosités, s'éloignent parfois beaucoup de leur demeure habituelle.

ELIE BERTHET

(A suivre)